Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

14 spécial | 2007

La Figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance (II)

Introduction

Bruno Méniel et Bernard Ribémont

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/2541>

DOI : 10.4000/crm.2541

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2007

Pagination : 1-3

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Bruno Méniel et Bernard Ribémont, « Introduction », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 14 spécial | 2007, mis en ligne le 12 février 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2541> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.2541>

Tous droits réservés

INTRODUCTION

Ce volume est la suite du numéro spécial précédent (13spé) publié par les *Cahiers de Recherches Médiévales* et consacré, dans sa partie thématique principale, à l'étude de la figure de Jules César dans les textes littéraires du Moyen Âge et de la Renaissance. Comme le précédent volume, ce recueil est le fruit d'une rencontre, sous l'égide de deux équipes de recherche, *Tradition Antique et Modernité* de l'université Paris-VII-Denis Diderot et de l'EA 3271, *Littérature et histoire*, de l'université d'Orléans. Lors de la première rencontre, il est apparu que le sujet était particulièrement riche et que les débats entre médiévistes et seiziémistes ne l'étaient pas moins. À l'issue de ces journées est bien apparu qu'il ne fallait point s'arrêter en si beau chemin et qu'il fallait donc poursuivre la route, franchir de nouveaux Rubicon.

Le présent volume s'inscrit donc dans une double continuité : la première, amorcée en 2004 (n° 11spé), concerne l'étude d'une longue durée, dans la période incluant Moyen Âge et Renaissance, avec la conscience d'une coupure qui, à être trop nettement marquée, devient artificielle. La seconde est celle de l'étude d'un cas particulier, celui de César, qui ouvre en outre une perspective plus large : celle des grandes figures historiques, de l'Antiquité tout particulièrement, figures porteuses de différentes données à analyser : politiques, éthiques, esthétiques, poétiques, etc.

Francine Mora reprend l'enquête que Silvère Menegaldo avait proposée dans le volume précédent, pour s'interroger à son tour sur ce texte unique qu'est le *Roman de Jules César*. Il était apparu, aussi bien à l'étude de ce 'roman' qu'avec l'analyse proposée par Michelle Szkilnik qui comparait le *Roman de Perceforest* et *Le Jouvencel*, que Jules César, en tant que personnage, 'résistait' au roman, sans pour autant s'intégrer véritablement dans un genre épique. F. Mora, après S. Menegaldo, s'interroge, avec un nouvel angle d'attaque, sur la façon dont Jean de Thuin reprend Lucaïn et, pour ce faire, elle s'attache au personnage d'Énée et à son traitement. Le plan des amours est ici particulièrement éclairé (Didon, Lavine, Cléopâtre) : moins qu'un nouvel Énée, César serait présenté comme un « faux Énée », brisé et affaibli, peut-être avec un peu d'humour, un sens ludique de la part de l'auteur. C'est Alexandre qui sert de comparant à César dans la communication de Catherine Gaullier. Lors de la première rencontre, il était apparu qu'Alexandre était un concurrent sérieux de Jules César et que souvent il l'emportait sur son rival de conquérant, porté par un légendaire romanesque faisant défaut à César. À la suite d'une étude comparative entre l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, *Renart le Contrefait* et *La Mutacion de Fortune* de Christine de Pizan, C. Gaullier montre bien comment les personnages se répondent, le plus souvent au détriment de César qui, dans *Renart* par exemple – dont C. Gaullier souligne l'originalité et l'importance –, reçoit une condamnation sans appel. L'importance de la matière antique dans *Le Chevalier errant* ne saurait faire de doute ; dans ce roman tardif, écrit probablement en captivité, Thomas III de Saluces donne une place de choix à Jules César. Aux yeux du prince italien qu'est Thomas de Saluces, gibelin d'opinion, Rome représente la grandeur passée, et, à l'époque de César, l'Italie dominait le monde,

alors que la vacance du pouvoir central au XIV^e siècle est à l'origine de l'instabilité politique dans la péninsule, des nombreuses querelles qui l'agitent. Jean-Claude Mühlethaler, partant du constat de la double culture de Thomas, italienne et française, s'interroge sur le conditionnement de la figure de César, entre idéologie politique – côté italien – et influence littéraire – côté français. Pour ce faire, il établit une comparaison avec le César d'Eustache Deschamps, lui aussi à la fois politique et poétique. Comme le conclut J.-C. Mühlethaler, « l'image contrastée de Jules César, qui ressort à la lecture du *Chevalier errant* et des ballades de Deschamps, ne s'explique qu'en partie par un point de vue lié à leur situation personnelle. Elle est aussi un témoignage tardif de l'ambivalence profonde de cette figure exemplaire tout au long du Moyen Âge. Chaque écrivain y a trouvé de quoi illustrer son propos, choisissant, parmi les différentes facettes du personnage, le moment et l'attribut qui l'arrangeaient : il l'a fait dans une perspective morale, volontiers négative, ou dans une perspective d'exaltation, voire dans le but d'enseigner le prince, quand la tendance positive tend à l'emporter. Une telle ambiguïté n'est possible que si les héros d'autrefois sont descendus de leur piédestal, si leur démythification, amorcée dès l'Antiquité est, sinon achevée, du moins fort avancée. ». La part italienne et, de cette façon la jonction entre Moyen Âge et Renaissance, est assurée par Mattia Cavagna qui prolonge le travail de Daniel Ménager du précédent recueil en se penchant ici sur les traditions françaises et italiennes des *Triumphes* de Pétrarque. En mettant en perspective la traduction française attribuée à tort à Georges de La Forge et les commentaires de Bernardo Illicino, du pseudo-Filelfo et de Jacopo di Poggio Bracciolini, il apparaît que César, souvent mis en parallèle avec Scipion, est le support de commentaires fort différents : alors que la traduction française reste 'médiévale' avec un commentaire moral, les Italiens sont bien davantage 'humanistes'. Bernardo Illicino met au service de son interprétation une rhétorique permettant d'interpréter la passion amoureuse de César comme une sorte de vertu comparable à la chasteté de Scipion. Le pseudo-Filelfo a recours à une source historique, Valère Maxime, afin de rétablir une vérité révélant que la chasteté de Scipion n'était pas si stricte qu'on l'a écrit. Quant à Jacopo Bracciolini, il se situe dans le cadre plus vaste, de l'œuvre de Pétrarque, où Scipion est considéré comme le plus grand héros de l'Antiquité. Pour expliquer la place d'honneur accordée à César dans le Triomphe de la Renommée, il propose ensuite une interprétation philosophique du concept de renommée. Silvère Menegaldo revient ici 'aux sources' en faisant résonner la voix médiolatine, précisément celle des 'historiens' qui, tels Geoffroy de Monmouth, se sont intéressés aux origines de la Grande Bretagne. La question que pose S. Menegaldo est de savoir s'il a existé, en dehors du seul Geoffroy, une tradition spécifiquement bretonne concernant l'histoire des premiers Romains envahisseurs de la Grande Bretagne, laquelle serait liée à une vision négative de César. Dans ce cas comment cette tradition s'est-elle construite face à une tradition antique favorable aux Romains ? Le texte de Geoffroy, à la suite d'historiens bretons (le pseudo Nennius par exemple) trace une image négative du général romain qui, finalement, fut incapable de vaincre les Bretons. Cette image devient prégnante, surtout si l'on songe au succès et à l'influence de l'*Historia regum Britannie* et offre un obstacle à la mise en roman du personnage de César. L'étude présentée ici donne donc de nouveaux éléments de réponse à la question que l'auteur s'était déjà posée lors de la première rencontre.

Les études réunies sur la Renaissance témoignent, comme celles qui concernent la période précédente, de la grande diversité des approches. Les hommes du XVI^e siècle pensent en partie comme ceux du Moyen Âge – par étymologie, par *exempla* –, mais aussi selon de nouvelles approches : par emblèmes, par cas, par parallèles... De cette diversité, deux figures de Jules César se détachent : l'homme de guerre et l'homme d'État.

Les cartes et les gravures d'ouvrages d'art qui illustrent l'édition du corpus césarien par Godefroy Jungerman (1606), que décrit Monique Bouquet, montrent concrètement quel conquérant et quel constructeur a été César. C'est parce qu'Étienne de Laigue, dont nous parle Marie-Élisabeth Boutroue, voit en César un grand chef militaire qu'il décide de traduire et d'annoter ses écrits pour cet autre grand guerrier qu'est François I^{er}. Les auteurs de la Pléiade louent en César le « monarque du monde », qui assure la grandeur de Rome aussi bien par le style que par le glaive, ainsi que le rappelle Édith Karagiannis-Mazeaud. Le conquérant est surtout présent dans le discours des « antiquités » de villes et, comme le souligne Chantal Liaroutzos, César prend alors un double visage : il est à la fois destructeur de la civilisation gauloise et bâtisseur de villes : ses victoires blessent la fierté nationale, mais les cités s'enorgueillissent d'avoir été fondées par lui.

Lorsqu'ils considèrent la figure politique de César, les auteurs du XVI^e réfléchissent sur l'éthique de l'homme d'État. Comme le signale Édith Karagiannis-Mazeaud, Jodelle, dans un sonnet adressé à Catherine de Médicis, se sert de l'exemple de la mort de Julia, la fille de César, pour inviter les grands à séparer malheurs privés et soucis politiques ; Du Bellay, dans les *Antiquitez de Rome*, montre quels effets délétères produisent l'orgueil et l'envie des hommes d'État ; Peletier insiste sur la volonté que les grands chefs opposent à la Fortune, sur le contrôle de soi et le sens de la mesure, mais aussi sur l'erreur inévitable et l'impossible perfection de tous ceux qui combattent et gouvernent. Les *Politiques* de Juste Lipse, analysés par Alexandre Tarrête, se veulent le bréviaire des monarques d'Europe, et ils tracent une voie étroite et sinueuse vers un réalisme qui ne serait pas machiavélien, autorisant des actions contraires à la morale, mais uniquement pour servir le bien, mettre fin aux divisions et favoriser le retour à la paix. La *Satyre Ménippée*, étudiée par Martial Martin, critique Henri IV pour sa mansuétude excessive, tout en invoquant le cas de César afin d'opposer une douceur qui, manifestant la faiblesse, encourage l'opiniâtreté des rebelles, et une clémence qui est réservée au vainqueur absolu. Marc-Antoine Muret, dont Virginie Leroux présente le *Iulius Caesar* (1552), concilie grandeur stoïcienne et humilité chrétienne, en célébrant conjointement la *virtus* et la *fides* et en subordonnant toute action politique à la poursuite d'une fin juste. Au contraire, le *Julius Caesar* (1599) de Shakespeare, que Jean-François Chappuit examine, dénonce la profonde amoralité de César, la confusion qu'il entretient entre vérité et mensonge. Monique Bouquet montre que l'un des commentateurs des écrits de César, Johannes Brandt, rédige des *Notæ politicae*, où il considère en particulier les qualités requises pour le commandement.